



MICHALIS MAKROPOULOS

Eau noire

Agullo Court

Agullo

Traduit du grec par Clara Nizzoli

MICHALIS MAKROPOULOS

Eau noire

Traduit du grec moderne par Clara Nizzoli

1

Il laissa Christoforos tout seul à la maison et descendit à Ioannina pour acheter de la nourriture et d'autres produits de première nécessité. Christoforos – vingt et un ans désormais, et lui cinquante-trois – l'appelait toujours Père. Ça lui plaisait tellement, ce « Père », qu'il avait commencé à s'appeler lui-même comme ça dans ses pensées et quand il monologuait. « Qu'est-ce que tu es allé faire, Père », murmurait-il. Ou il se donnait de la force : « Courage, Père ».

Tous les vendredis, où un bus passait au village pour la ville, il disait au garçon : « Foris, je m'en vais et je reviens cet après-midi à trois heures. »

C'était la seule fois de la semaine où il le laissait seul. Il l'installait sur une banquette, avec un livre ou ce dont il avait envie, il l'embrassait sur le front et quand il rentrait il le trouvait là, parfois éveillé et parfois allongé en train de dormir.

Il n'avait pas de voiture – il n'aurait pas pu l'entretenir et, de toute façon, l'essence était désormais inaccessible.

Il prenait le bus à huit heures le matin et l'après-midi il était de retour. Les passagers étaient peu nombreux, toujours; tous les villages confondus, c'était à se demander si on remplissait un tiers des places : des vieux ou des gens du village qui comme lui avaient l'air vieux, même s'ils ne l'étaient pas. Des deux cent cinquante habitants que comptait à l'époque le village, il en était resté douze – dont deux étaient lui et Christoforos, et, épars, les dix autres, parmi les maisons muettes, fermées, maculaient çà et là le ciel pesant d'épaisses traînées qui sortaient de leurs cheminées. Les rares masures qui étaient encore habitées ne se tenaient pas compagnie les unes aux autres dans l'isolement, mais semblaient chacune solitaire, comme s'il n'y avait autour rien ni personne. De fait, il n'y avait plus de village : seulement des gens oubliés.

Tant qu'il y avait le café, ils avaient un centre, un lieu où ils se rassemblaient; mais Lakis Pandos, le cafetier, était tombé malade lui aussi et il était mort. Il n'y avait personne d'autre pour le tenir.

À l'arrêt de bus, il attendait avec trois autres personnes : Yannis Tsatsas, Kostas Myriounis, Leni la fille à Guertsos. Yannis et Leni étaient vieux; Kostas était vieilli prématurément, tout comme lui, le Père. Et Leni était l'une des trois femmes qu'il restait au village. Ici, comme dans tant d'autres, le monde avait basculé. Les femmes étaient celles qui tombaient le plus souvent malades et mouraient.

Ils avaient tous les trois cet aspect fermé et vide, comme celui des maisons. Leurs yeux se posaient longtemps sur un point sans le voir. Leurs mains avaient une immobilité peu naturelle; c'étaient des mains muettes, qui avaient perdu la langue des signes, tout comme la plupart des mots de leur parler s'étaient perdus, car ils étaient inutiles et inutilisés. Mais lui était différent parce qu'il avait Christoforos avec qui causer, et parce que Foris aimait les livres; comme ça, dans leur foyer, les mots demeuraient vivants.

Ils se saluèrent et ensuite attendirent. Le bus arriva, après être passé par tous les autres villages – le leur était le dernier. À l'intérieur, il y avait onze autres passagers. Ils passèrent par Asprozi – l'ancienne carrière – et débouchèrent sur Hani, où un ancestral avion militaire oublié était en train de rouiller, posé là tel un monument sur un socle.

Ils étaient tous assis séparément, chacun à sa vitre sale.

En contrebas, il y avait dans le temps une station-service, jadis troquet et aujourd'hui cimetière de vieux camions, alignés sur le ciment fissuré – les vitres cassées et sans moteur ni pneus.

Comme un œil au milieu de l'espace boisé, se profilait plus bas le lac Zaravina. Dans le temps, il avait la propreté et la polissure du verre, mais maintenant il jetait un regard vitreux, aveugle, au

ciel bas. Il se souvenait qu'il y allait petit nager avec son père – les gros poissons glissaient comme des ombres sous lui et il les regardait avec stupeur, leur attribuant des dimensions de monstres aquatiques. Maintenant, le lac était mort.

Cependant, le lieu dégageait une impression générale de renaissance après le déboisement. La forêt avait été décimée de partout, jusqu'au dernier empan, et elle n'était coupée que par les larges routes neuves qui avaient été ouvertes pour les poids lourds et les camions-citernes puis avaient été abandonnées.

La plupart des choses dont il avait besoin, il les trouvait dans des maisons fermées que personne ne rouvrait jamais plus. Ce n'était ni une effraction ni un vol : simplement, il entra et prenait le nécessaire, des choses que plus personne n'utiliserait. Les maisons fermées n'avaient pas de courant. Il ouvrait d'abord au pied-de-biche les volets, puis les portes vitrées, il entra et éclairait avec sa torche. Des gens du village le regardaient depuis des photos poussiéreuses sur les murs ou les étagères, et ils lui parlaient de cette voix silencieuse de maison froide. Il dévissait une ampoule, pour en remplacer une qui avait grillé, ou trouvait dans un tiroir une boîte de clous, une pelote de ficelle, un pain de savon, un dentifrice inutilisé, de l'alu, un briquet encore plein, une boîte d'allumettes

ou peut-être même un vêtement pour lui ou pour Christoforos, car les leurs étaient vieux – il les prenait et partait.

En ville, il achetait surtout de la nourriture. Avec son sac à dos rempli de farine, de concentré de tomate, de riz, de pâtes, de conserves de viande ou de viande et légumes, il s'arrêta un instant à Limnopoula¹. Il s'arrêtait toujours là et laissait son œil déambuler sur la surface du lac jusqu'au mont Mitsikeli.

C'était le 21 décembre; son haleine sortait en nuages de sa bouche et se mêlait au brouillard, qui ne s'était pas encore dissipé. Dans le temps, il avait dû y avoir des pêcheurs, mais maintenant ils n'avaient rien à pêcher, et à l'endroit où il s'était arrêté, il était seul. La large surface de l'eau morte l'apaisait, tandis qu'il laissait son regard glisser dessus, et il était toujours un peu surpris au moment où il rencontrait la montagne, comme s'il s'attendait à ce que l'eau se prolonge jusqu'à l'horizon, non pas comme un lac mais comme une mer sans sel.

Plus tard, arrivèrent une mère et sa jeune fille et elles restèrent un moment par là. Elles lui parurent si saines d'apparence qu'il pensa que s'il y lançait une ligne avec un hameçon, l'eau serait de nouveau

1 On nomme ainsi la partie de Ioannina qui se trouve au bord du lac (de *limni*, « le lac »).

pleine de vie, et qu'il attraperait à coup sûr un gros poisson, comme ceux qu'il pêchait avec son père. Soudain, il ne supporta plus de voir le lac. Il traîna dans la ville, et à deux heures il prit le bus. À l'intérieur, les mêmes quinze passagers, mais ce qui était étrange, c'est que chacun était de nouveau assis à la même place, comme si cette répétition donnait à leur vie de l'ordre et un sens.

Christoforos l'attendait calmement sur la banquette.

«Père, tu m'as ramené un livre?» lui demanda-t-il.

Il sortit les conserves et le reste des aliments, il les disposa sur la table pour les ranger ensuite dans le placard et lui donna les deux livres qu'il lui avait achetés avec le peu d'argent qui lui restait. Ça ne le dérangeait pas de relire des histoires qu'il avait déjà lues mais il aimait en découvrir de nouvelles, dont il ne savait pas exactement quoi attendre page après page. Celles-ci étaient du genre policier – l'une avait en couverture une belle femme et un homme en manteau, chapeau et arme à la main, et sur l'autre il y avait une vieille voiture qui prenait un virage serré et dont les phares, dans la nuit, perçaient l'obscurité.

Le Père tira près de la banquette une table basse, vida une conserve dans une assiette, apporta deux fourchettes et ils mangèrent.

« Qu'est-ce que tu as vu aujourd'hui en ville ? » lui demanda-t-il.

Quelquefois, il l'emmenait avec lui mais c'était de plus en plus rare maintenant que Christoforos était grand. Mais toujours il lui demandait de lui dire ce qu'il avait vu.

Il hésita mais finalement lui parla de la mère et sa fille qui étaient restées près de lui au lac.

« Elles étaient malades ? lui demanda l'enfant.

— Non. Elles ne m'ont pas semblé malades. Demain, c'est la Sainte-Anastassia, Foris, lui dit-il, comme s'il rattachait cela par association à la phrase précédente. La Sainte Guérisseuse. Celle qui soigne avec des drogues les maux du corps et de l'âme. Un jour comme demain on aurait célébré Tassia, ta mère. »

De sa mère, Christoforos ne se souvenait pas de grand-chose ; seulement une image confuse, que les photographies complétaient en donnant un visage au fantôme de la mémoire. Elle était morte de la Maladie quand le garçon avait trois ans.

Toute la nuit, la pluie tomba fort et sans arrêt, et depuis le versant d'Anilio de grosses pierres se détachèrent et roulèrent sur la route. Le matin, la pluie s'arrêta mais le ciel était lourd, il écrasait le village et les montagnes. Ils mangèrent la moitié du pain qu'il avait ramené la veille de la ville et prirent l'autre moitié pour la route, avec

deux gourdes d'eau de la citerne que le Père avait construite à l'arrière de la maison. Elle était plus qu'à moitié pleine et elle allait se remplir davantage, car c'était la saison des pluies. Ils ne buvaient que de cette eau, jusqu'à la dernière goutte, mais à un moment, durant les longs mois de sécheresse, la citerne tarissait.

L'eau qui coulait du robinet semblait désormais claire mais elle ne l'était pas et elle ne redeviendrait pas claire d'ici de nombreuses années. Déjà du temps où Anastassia était en vie et alors qu'ils n'avaient pas encore compris qu'elle était tombée malade, le Père avait mis un filtre sur le robinet et il le changeait tous les ans – ça, la nourriture et les livres de Foris étaient leurs seules dépenses. Mais ce changement régulier du filtre était comme une prière adressée à un dieu auquel il ne croyait plus sans pourtant pouvoir admettre qu'il avait cessé d'y croire.

Il habilla Christoforos d'un gros pull-over et de son imperméable, puis il le mit dans le sac qu'il avait bricolé pour qu'il soit pratique et relativement facile de porter le garçon sur son dos pendant plusieurs heures – avec des lanières supplémentaires pour fixer solidement le sac sur son torse et sa taille et avec deux trous pour laisser pendre les jambes du garçon, inutiles et fines comme des brindilles, mais aux beaux doigts de pied, bien dessinés. Le Père lui coupait régulièrement les ongles, avec

soin, pour qu'ils ressemblent à de petits coquillages transparents, polis par la vague.

Quand Anastassia était tombée enceinte de Christoforos, elle était déjà malade, mais ils le comprirent des mois plus tard : le bébé était le premier symptôme visible de sa maladie.

Il le hissa sur son dos, fit jouer ses épaules et remua une fois ou deux, pour qu'il soit bien calé, attacha les lanières et ils sortirent dans le froid matin hivernal. Il prit la route carrossable, fissurée çà et là et rongée sur les bords par endroits, car plus personne ne l'entretenait. Il sentait la joie du garçon à la manière dont il gigotait à droite à gauche dans le sac pour tout voir : les branches nues des chênes, l'oratoire du Petit Aï-Yannis après le village, un oiseau qui s'envolait tout à coup et que le garçon suivait du regard jusqu'au ciel.

À Anilio, il s'arrêta et débaya la route des pierres, sans enlever Christoforos de son dos – il les soulevait une à une, en faisant des flexions, et les jetait au loin. En général, d'un vendredi à l'autre, le jour où passait le bus, rien d'autre ne passait par là, mais débayer la route de ses pierres était l'une des tâches communautaires qu'il s'était imposées, quand bien même il n'existait plus de communauté. C'était comme changer le filtre du robinet – quand bien même ça n'avait pas de sens de le faire, il le faisait avec la vaine croyance qu'un voyageur pouvait toujours passer...